



HAL
open science

Sur deux lettres d'Apollinaire à Lou : remarques lexicographiques

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Sur deux lettres d'Apollinaire à Lou : remarques lexicographiques. *FRACAS*, 2016, 42, pp.1-9. halshs-01356267

HAL Id: halshs-01356267

<https://shs.hal.science/halshs-01356267>

Submitted on 25 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRACAS

numéro 42

le 24 août 2016

Groupe de recherche
sur la langue et la littérature françaises
du centre et d'ailleurs
(Tokyo)

contact : revuefracas2014@gmail.com

Sur deux lettres d'Apollinaire à Lou :
remarques lexicographiques

Takeshi MATSUMURA

Les lettres qu'Apollinaire a écrites à Louise de Coligny, dite Lou¹, ont suscité plusieurs études littéraires², mais il me semble que malgré sa richesse, le vocabulaire de l'épistolier n'a pas attiré l'attention des lexicographes³. Certes, le *Petit glossaire des mots libres d'Apollinaire*⁴ de Scott Bates tient compte de cette correspondance, et pourtant son traitement lexicographique laisse beaucoup à désirer. Pour montrer que c'est une mine qui reste à exploiter non seulement pour le vocabulaire érotique mais aussi pour d'autres domaines, prenons comme exemple deux lettres de janvier 1915.

D'abord, dans celle du 30 janvier 1915, Apollinaire parle à son amie de deux mots de l'argot, qu'il considère comme particuliers au 38^e régiment d'artillerie de campagne qu'il a rejoint le 6 décembre 1914 à Nîmes. D'une part, c'est le substantif masculin *pastisse*. Voici comment il l'explique :

Le *Pastisse*, ce mot s'applique à tout ce qui est un peu embrouillé. La guerre c'est le pastisse, si on se met en pagaille quand on est à cheval ou à pied, c'est le pastisse ; tout notre travail, c'est le pastisse, le mot vient du patois de Nice. (CG, t. 2, p. 98)

Dans son ouvrage *Le Poilu tel qu'il se parle*⁵, Gaston Esnault a enregistré le substantif masculin *pastiss* qui, selon lui, signifie « boue », « fouillis de nature quelconque », « désordre, imbroglio », « désordre du corps-à-corps, assaut » et « danger ». Il nous apprend de plus que c'est un mot de langue d'oc. Son information

¹ On peut les lire commodément dans deux publications récentes : Apollinaire, *Lettres à Lou*, Préface et notes de Michel Décaudin, Nouvelle édition revue et complétée par Laurence Campa, Paris, Gallimard, 2010 ; Guillaume Apollinaire, *Correspondance générale*, Édition de Victor Martin-Schmets, 5 vol., Paris, Champion, 2015. Le recueil *Je pense à toi mon Lou. Poèmes et lettres d'Apollinaire à Lou*, Nouvelle édition commentée par Laurence Campa (Paris, Textuel, 2007) ne contient pas les deux lettres que j'examine dans le présent article. Toutes mes citations proviennent de l'édition de Victor Martin-Schmets que je désigne par CG.

² Voir entre autres Yoji Ito, *Apollinaire et la lettre d'amour*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2005.

³ Claude Debon, *Apollinaire. Glossaire des œuvres complètes* (Paris, Publications de la Sorbonne nouvelle Paris III, 1988) ne m'a pas été très utile.

⁴ Sewanee, 1975. Je désigne cet ouvrage par BatesGloss.

⁵ Gaston Esnault, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919, p. 387-389. Je désigne cet ouvrage par Esnault.

est passée ensuite dans son *Dictionnaire historique des argots français*⁶, p. 473b, s.v. *pastiss*, le *Trésor de la langue française*⁷ de Paul Imbs, s.v. *pastis* et le *Französisches Etymologisches Wörterbuch*⁸ de Warther von Wartburg, t. 7, p. 750b, s.v. **pasticus*⁹. Le témoignage d'Apollinaire est précoce, car EsnaultArg souligne que cet emploi est attesté depuis 1915 parmi les soldats du Midi.

Dans l'alinéa qui suit la citation précédente, l'autre mot de l'argot militaire est expliqué d'une manière plus concise par Apollinaire :

Le *Balesse*, un type, un poilu quelconque. (CG, t. 2, p. 98)

Le mot *balesse* manque à Esnault et à la BHVF, mais il est enregistré dans EsnaultArg, p. 34a, s.v. *balèz*, qui pourtant ne lui donne que le sens de « gros » chez les soldats provençaux et alpins en 1916. Il est recueilli aussi par le TLF, s.v. *balèze*, *baleste*, *balaise*, s.m., « personnage bâti en force » et par Wartburg sous la forme de *balos* et *balès* dans un volume de mots d'origine inconnue ou incertaine¹⁰. Selon ce dernier, il appartient au dialecte de Nice et il signifie « sot, imbécile, nigaud, stupide ». L'acception qu'Apollinaire donne au mot est absente de nos instruments de travail. Cela veut-il dire qu'il l'a mal compris ? En attendant une recherche plus approfondie, il ne serait pas inutile d'enregistrer son témoignage comme un cas problématique.

Si la lettre à Lou du 30 janvier 1915 est digne d'attirer l'attention de ceux qui étudient l'argot militaire, celle du 13 janvier 1915 est remarquable pour son vocabulaire érotique. Cela n'a pas échappé à BatesGloss. Cependant, il me semble que les auteurs de dictionnaires du français argotique ne l'ont pas examinée de près et que la lexicographie générale ne s'est pas non plus donné la peine de la dépouiller.

Parmi les mots et les expressions dignes d'intérêt, citons d'abord la locution verbale *se faire menotte*, qui signifie « se masturber », qu'on lit dans le troisième alinéa de la lettre du 13 janvier 1915 :

Lou, encore une fois je veux que tu ne te fasses pas menotte trop souvent. Je vais être jaloux de ton doigt. [...] Quand on était au collège on faisait un trou à sa poche droite, on passait la main et on faisait ça pendant toute l'étude. Yeux cernés. Mais je ne veux pas qu'une grande fille comme toi qui a un cul superbe et a déjà

⁶ Paris, Larousse, 1965. Je désigne cet ouvrage par EsnaultArg.

⁷ Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. Je désigne ce dictionnaire par TLF.

⁸ Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. Je désigne ce dictionnaire par FEW.

⁹ En revanche, la *Base historique du vocabulaire français* (= BHVF ; consultable sur le site internet : <http://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>) ignore le mot.

¹⁰ Voir le FEW, t. 22, 1, p. 10a.

fait cornard son mari, se branle comme un petit garçon pas sage. (CG, t. 2, p. 51)

La locution se retrouve ailleurs dans la correspondance d'Apollinaire et de Lou ; la première occurrence se trouve dans la lettre qu'on date du 17 décembre 1914. Voici le contexte :

Dors beaucoup pour être forte, ma Lou et surtout je t'en supplie ne te fais pas souvent menotte. Rien ne rend neurasthénique comme cet exercice. (CG, t. 1, p. 671)

Bien que Victor Martin-Schmets dise dans sa note que le « sens est obvie » (CG, t. 1, p. 672)¹¹ et que sans commentaire BatesGloss enregistre cette expression sous *masturbation* (p. 58), elle est absente des dictionnaires que j'ai consultés : le TLF, s.v. *menotte* ; la BHVF ; *Le Grand Robert de la langue française*¹² d'Alain Rey, t. 4, p. 1361a, s.v. *menotte* ; le FEW, t. 6, 1, p. 288b, s.v. *manus* ; EsnaultArg ; le *Dictionnaire érotique*¹³ de Pierre Guiraud ; le *Dictionnaire du français non conventionnel*¹⁴ de Jacques Cellard et Alain Rey ; le *Dictionnaire de l'argot*¹⁵ de Jean-Paul Colin ; le *Dictionnaire de l'argot*¹⁶ d'Albert Doillon.

Un autre mot mérite d'attirer notre attention. Il s'agit du substantif féminin *cyprine* au sens de « sécrétion vaginale ». Ce sens est absent du TLF et le mot même manque à la BHVF et au FEW 2, 1614a, s.v. *Cypris*. Le mot est ignoré également par EsnaultArg, CellardR², ColinArg et DoillonArg. Quant à GuiraudEr, il a un article *cyprine* (p. 267), mais le sens qu'il lui donne est « sexe de la femme ». Seul le Rob 2001, t. 2, p. 932b, s.v. *cyprine*² enregistre cet emploi, qu'il date d'environ 1970 sans préciser où se trouve la première attestation¹⁷. De son côté, BatesGloss, p. 62, s.v. *mucus vaginal* relève le mot sans aucun commentaire. Bien que négligé ainsi par les lexicographes, le sens du mot me semble être clair dans son occurrence dans la lettre d'Apollinaire à Lou du 13 janvier 1915. Voici la phrase qui le contient :

Je les adore toutes, les neuf portes sacrées de ton corps, le vagin royal où

¹¹ Voir aussi la note 6 de Laurence Campa dans le recueil *Je pense à toi mon Lou, op. cit.*, p. 21, qui se borne à traduire la locution.

¹² Deuxième édition, Paris, Le Robert, 2001, 6 vol. Je désigne ce dictionnaire par Rob 2001.

¹³ Paris, Payot, 1978. Je désigne ce dictionnaire par GuiraudEr.

¹⁴ Paris, Masson, Hachette, 1980 ; 1991. Je désigne la nouvelle édition de ce dictionnaire par CellardR².

¹⁵ Paris, Larousse, 1990. Je désigne ce dictionnaire par ColinArg.

¹⁶ Paris, Laffont, 2010. Je désigne ce dictionnaire par DoillonArg.

¹⁷ Il en va de même dans la série du *Nouveau Petit Robert*. Voir par exemple sa nouvelle édition refondue, Paris, Le Robert, 2006.

bouillonne la cyprine voluptueuse que tu me prodigues ô chérie et d'où s'épanche l'or en fusion de ton pipi mignon, l'anus plissé et jaune comme un Chinois où pénétrant je t'ai fait crier de douleur âcre, la bouche adorable où ta salive a le goût des fruits que j'aime le mieux, les deux narines où j'ai mis ma langue et qui ont une saveur salée délicieusement délicate et ces deux oreilles si chaudes, si nerveuses. (CG, t. 2, p. 52)

Il me semble qu'Apollinaire est le premier témoin à avoir employé le mot *cyprine* avec le sens de « sécrétion vaginale ». Reste à savoir d'où il l'a pris pour s'en servir ainsi dans sa lettre à Lou.

Un autre emploi qui me semble rare est le syntagme *petite sœur*, au sens de « vagin ». Certes, le substantif *sœur* signifie « fesse, cuisse » mais dans ce sens il est employé plutôt au pluriel¹⁸. Voici le contexte qui semble nous conduire à donner au mot le sens que je propose :

C'est à chaque instant la tentation de saint Antoine, tes totos chéris, ton cul splendide, tes poils, ton trou de balle, l'intérieur si animé, si doux et si serré de ta petite sœur, je passe mon temps à penser à ça, à ta bouche, à tes narines. (CG, t. 2, p. 51)

Cet emploi, relevé par BatesGloss, p. 72 avec des références lexicographiques peu pertinentes, n'est pas répertorié dans les dictionnaires consultés : le TLF, s.v. *sœur* ; la BHVF ; le Rob 2001, t. 6, p. 507b, s.v. *sœur* ; le FEW, t. 12, p. 117a, s.v. *soror* ; EsnaultArg ; GuiraudEr ; CellardR² ; ColinArg ; DoillonArg.

Le passage qui vient d'être cité contient le substantif masculin *toto* au sens de « sein ». Le sens de « pou » qu'enregistrent plusieurs dictionnaires¹⁹ ne me semble pas convenir au contexte. Le sens de « sein », qui est absent du TLF, de la BHVF, du Rob 2001, d'EsnaultArg, de GuiraudEr, de CellardR², de ColinArg et de DoillonArg, est recueilli dans le FEW, t. 13, 2, p. 1a, s.v. *to-*, qui renvoie à l'édition de 1878 du *Dictionnaire historique d'argot*²⁰ de Lorédan Larchey et au *Dictionnaire argot-français et français-argot*²¹ de Georges Delesalle. Le témoignage d'Apollinaire,

¹⁸ Voir le TLF, s.v. *sœur* ; le FEW, t. 12, p. 117a, s.v. *soror* ; EsnaultArg, p. 580b, s.v. *sœur* ; ColinArg, p. 591b, s.v. *sœur*.

¹⁹ Voir le TLF, s.v. *toto*² ; la BHVF ; Esnault, p. 519 ; ColinArg, p. 627b, s.v. *toto*.

²⁰ Lorédan Larchey, *Dictionnaire historique d'argot. Septième édition des Excentricités du langage, considérablement augmentée et mise à la hauteur des révolutions du jour*, Paris, Dentu, 1878, p. 347a : « TOTO : sein. – De *teter*. »

²¹ Paris, Ollendorff, 1896, p. 288b : « Toto (enf.) s.m. Sein. »

relevé sans commentaire par BatesGloss, p. 56, peut être ajouté au dictionnaire de Wartburg comme troisième occurrence.

Dans la citation de la lettre du 13 janvier 1915, on peut aussi s'intéresser au syntagme *trou de balle*, au sens d'« anus²² ». Il est enregistré dans le TLF, s.v. *trou*, qui donne comme première attestation la deuxième édition des *Excentricités du langage français*²³ de Lorédan Larchey²⁴. Pour illustrer ce sens, ce dernier cite dans son article *trou de balle* un passage de Théophile Gautier. Sa citation appelle quelques remarques :

Un plumet énervé palpite
 Sur leurs colbacks fauves et pelés.
 Près du trou de balle la mite
 A rongé leurs dolmans criblés.
 Leur culottes de peau trop larges
 Font mille plis sur leurs fémurs.

La citation provient du poème *Le Quinze décembre*, paru dans *La Revue des Deux Mondes* (1850, p. 163-165) et repris, sous le titre de *Vieux de la vieille. 15 décembre*, dans *Émaux et Camées* (Paris, Didier, 1852, p. 79-85). Je cite le passage d'après la version de 1850, qui pour ces deux strophes ne diffère du reste pas de celle de 1852 (p. 82-83) :

Un plumet énervé palpite
 Sur leur kolbach fauve et pelé ;
 Près des trous de balle, la mite
 A rongé leur dolman criblé.

Leur culotte de peau trop large
 Fait mille plis sur leur fémur ;
 Leur sable rouillé, lourde charge,
 Embarrasse leur pied peu sûr ; (p. 164)

On voit que la citation de Lorédan Larchey n'est pas tout à fait exacte et que chez

²² BatesGloss, p. 8 a relevé aussi cette occurrence, sans aucun commentaire.

²³ Paris, Bureaux de la Revue Anecdote, 1861, p. 260. EsnaultArg, p. 619 donne aussi la date de 1861 comme celle de la première attestation.

²⁴ Le Rob 2001, t. 6, p. 1535a, s.v. *trou* relève aussi le syntagme, mais il ne dit rien sur sa première attestation.

Théophile Gautier le syntagme *trou de balle* (au pluriel) ne signifie pas « anus » mais « déchirure des tissus causée par de petits projectiles métalliques propulsés par certaines pièces d'artillerie ». Ainsi, l'indication du FEW, t. 13, 2, p. 229a, s.v. **traucum* qui, en s'appuyant sur l'édition de 1861 de l'ouvrage de Lorédan Larchey, considère Théophile Gautier comme le témoin le plus ancien de cet emploi s'avère inexacte. S'étant sans doute aperçu que l'extrait du poème ne convenait pas au sens proposé, Lorédan Larchey l'a supprimé dans la quatrième édition de son ouvrage, parue en 1862²⁵. Un peu plus tard, dans la septième édition de son ouvrage publiée en 1878, il substitue à la citation disparue de Gautier un passage de Zola :

Ils rirent de ce qu'elles le trouvaient en fonctions, son trou de balle au grand air²⁶.

Le texte de *L'Assommoir*²⁷ (1877) est un peu différent. En tout cas, l'article de Lorédan Larchey dans son ouvrage de 1861 semble constituer la première occurrence de cet emploi du syntagme *trou de balle*²⁸.

La locution verbale *faire petit salé* qui signifie « lécher, mordiller, sucer les doigts de pied d'une partenaire » mérite aussi d'attirer notre attention. Citons d'abord la phrase de la lettre du 13 janvier 1915 qui la contient. C'est celle qui précède immédiatement le passage cité plus haut à propos de la *cyprine* :

Je te couvre de baisers partout, tes chers pieds que j'aime tant je leur fais petit salé, entre chaque doigt, je remonte le long du mollet que je mordille, tes belles cuisses, je m'arrête au centre et parcours longtemps de la langue la cloison qui sépare tes deux trous adorés. (CG, t. 2, p. 52)

Cet emploi est absent du TLF, s.v. *salé*, de la BHVF, du Rob 2001, t. 6, p. 139a,

²⁵ Voir Lorédan Larchey, *Les Excentricités du langage, Quatrième édition singulièrement augmentée*, Paris, Dentu, 1862, p. 313.

²⁶ Voir Lorédan Larchey, *Dictionnaire historique d'argot. Septième édition*, 1878, *op. cit.*, p. 353a.

²⁷ C'est la scène où Gervaise visite la cellule de Coupeau. « Il [= Coupeau] était justement sur le trône, une caisse de bois très propre, qui ne répandait pas la moindre odeur ; et ils rirent de ce qu'elle [= Gervaise] le trouvait en fonction, son trou de balle au grand air. » (Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, Édition intégrale publiée sous la direction d'Armand Lanoux, Études, notes et variantes par Henri Mitterand, t. 2, Paris, Gallimard, 1961, Bibliothèque de la Pléiade, p. 697).

²⁸ Quant aux autres dictionnaires, l'article *balle* de CellardR², p. 41a renvoie à l'article *trou*, mais là il n'y a pas de trace du syntagme. De son côté, GuiraudEr, p. 615 renvoie au *Dictionnaire de la langue verte. Argots parisiens comparés* d'Alfred Delvau (Paris, Dentu, 1866, p. 387b), alors que le syntagme est absent de DoillonArg. On ne voit pas très bien pourquoi ColinArg, p. 641a se réfère à l'édition de 1862 de Larchey comme première date.

s.v. *salé*², du FEW, t. 11, p. 80a, s.v. *sal*. De même, il manque à EsnaultArg, à GuiraudEr et à DoillonArg. On doit à BatesGloss, p. 52, s.v. *léchage*, à CellardR², p. 627b, s.v. *petit-salé* et à ColinArg, p. 574a, s.v. *salé*² la définition de la locution. On y apprend en outre qu'elle se lit dans le chapitre 5 des *Onze Mille Verges* (1906-1907) d'Apollinaire :

Mony respecta l'évanouissement d'Hélène. Il lui retira les bas et commença à lui faire petit-salé²⁹.

La première occurrence que je connaisse se trouve dans une pièce de théâtre qui met en scène une maison close : *À la feuille de rose, maison turque* de Guy de Maupassant (1875). Voici un passage de la scène 12, qui contient l'expression :

Raphaële : Faites-vous bien feuille de rose ?

Madame Beauflanquet : Feuille de rose ! (*à part*) ah oui des confitures de Turquie (*haut*) je n'en ai jamais mangé.

(*Les femmes se mettent à rire*)

Fatma : Elle ne connaît pas feuille de rose ! Qu'est-ce qu'elle fait alors ?

Raphaële : Et petit salé alors ?

Madame Beauflanquet : Ah ! ça oui³⁰.

Auprès des deux occurrences de la locution chez Apollinaire, cette attestation du *petit salé* chez Maupassant pourra être ajoutée à nos instruments de travail.

La locution *faire feuille de rose* qu'on vient de voir dans la citation de la pièce de Maupassant se retrouve dans la lettre qu'Apollinaire a écrite à Lou le 13 janvier 1915. Elle se lit dans la dernière phrase :

Je t'embrasse, je t'aime, je t'adore, je te suce, je te baise, je t'encule, je te lèche, je te fais feuille de rose, boule de neige, tout tout tout absolument tout mon adorée, je te prends toute. (CG, t. 2, p. 52)

Cette locution verbale signifie « pratiquer l'anilinctus ». Elle est bien représentée

²⁹ Apollinaire, *Œuvres en prose complètes*, Textes établis, présentés et annotés par Pierre Caizergues et Michel Décaudin, t. 3, Paris, Gallimard, 1993, Bibliothèque de la Pléiade, p. 918.

³⁰ Guy de Maupassant, *À la feuille de rose, maison turque, Suivi de la correspondance de l'auteur avec Gisèle d'Estoc et Marie Bashkirtseff et de quelques poèmes libres*, Textes réunis et présentés par Alexandre Grenier, Paris, Encre, 1984, p. 59-60.

dans la lexicographie. Certes la BHVF, le Rob 2001, t. 3, p. 721b, s.v. *feuille*, le FEW, t. 3, p. 678a, s.v. *folium* et t. 10, p. 477a, s.v. *rose*³¹ et EsnaultArg l'ignorent, mais BatesGloss, p. 34 la relève avec une occurrence des *Onze Mille Verges*³² tandis que le TLF, s.v. *feuille* la cite avec un exemple d'Émile Ajar, *Gros-Câlin* (1974) encore qu'ils ne disent rien sur son histoire. Pour retrouver les occurrences précoces, il faut se reporter³³ à DoillonArg, à ColinArg³⁴ et à CellardR². Ce dernier nous apprend que la locution apparaît pour la première fois dans *Le Fantaisiste. Magazine bibliographique littéraire, philosophique et artistique*³⁵ de Jules Gay. Ce recueil contient un morceau intitulé « La Diligence de Lyon. Canevas à développer (et méritant certes la peine que l'on pourra se donner à ce sujet) » composé par Henri Monnier (p. 176-181), où l'on trouve un dialogue entre un jeune négociant de Paris et une prostituée de Rouen³⁶. Voici le contexte :

– Passe une fille, grande, mince, avec de magnifiques blonds anglais tombant au milieu de son dos en deux nattes genre suisse, laquelle remarquant la bonne mine de notre négociant, l'accoste et l'invite à monter chez elle.

– Je serai bien aimable, bien complaisante, je me mettrai toute nue..., dit-elle insidieusement.

– Passe ton chemin, répond le fidèle époux, ayant encore présente à la pensée l'idée des charmes de sa jeune moitié.

– Je te ferai le grand jeu ?....

– Non.

– Feuille de rose ?....

– Non.

– Le tire-bouchon américain ?....

– Connu..., tu m'ennuies. ...

– Eh bien ! tiens, tu me plais, viens, tu ne payeras pas et nous ferons... *la*

³¹ Wartburg n'y enregistre que le sens de « vulve » du syntagme *feuille de rose* d'après Henri Bauche, *Le langage populaire* (Paris, Payot, 1920), mais ce dernier (p. 221) qui se contente de dire que c'est un emploi obscène ne précise pas son sens.

³² Apollinaire, *Œuvres en prose complètes*, t. 3, *op. cit.*, p. 918 : « Mony : Attends que je te fasse un peu feuille de rose... »

³³ Non pas à GuiraudEr, qui se réfère au *Dictionnaire de la langue verte* de Delvau (1864), mais je n'ai pas pu y retrouver la locution qui nous intéresse.

³⁴ Ils se réfèrent comme le témoignage le plus ancien à Lucien Rigaud, *Dictionnaire d'argot moderne* (Paris, Ollendorff, 1881), p. 170b.

³⁵ Première livraison, San Remo, J. Gay et Fils, 1873.

³⁶ Ce canevas a été résumé par Apollinaire dans un article paru dans *La Phalange*, novembre 1908 ; voir Apollinaire, *Œuvres en prose complètes*, Textes établis, présentés et annotés par Pierre Caizergues et Michel Décaudin, t. 2, Paris, Gallimard, 1991, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1136-1137. Dans son résumé, il a supprimé le syntagme *feuille de rose*.

diligence de Lyon ! (p. 177 ; c'est l'auteur qui souligne)

Les occurrences de la locution chez Apollinaire ne sont donc pas les plus anciennes. Mais elles pourront être ajoutées à nos instruments de travail avec d'autres attestations anciennes.

La dernière phrase citée de la lettre du 13 janvier 1915 contient une autre locution verbale, *faire boule de neige* qui signifie « pratiquer le cunnilinctus ». Dans cet emploi, elle est absente de la lexicographie générale : voir le TLF, s.v. *boule* et *neige*, la BHVF, le Rob 2001, t. 1, p. 1592b, s.v. *boule*, et le FEW, t. 1, p. 607b, s.v. *bullā* et t. 7, p. 155a, s.v. **nivicare*. Presque tous les dictionnaires d'argot l'ignorent aussi, comme on le voit dans EsnaultArg, GuiraudEr, CellardR² et ColinArg. Seul DoillonArg, p. 744, s.v. *boule de gomme* enregistre notre locution, mais il n'en connaît qu'une référence³⁷ de 1954. Il faut se reporter à BatesGloss, p. 14 pour savoir que la locution est attestée depuis 1902, chez Charles Virmaître³⁸. Ainsi, les attestations de l'expression chez ce dernier et Apollinaire antedatent DoillonArg.

Le vocabulaire d'Apollinaire dans ses lettres à Lou est ainsi très riche. Chacun l'examinera avec un réel profit en se fondant sur une utilisation critique de nos instruments de travail.

³⁷ Une référence si obscure qu'on n'arrive pas à la vérifier.

³⁸ Voir Charles Virmaître, *Les Flagellants et les flagellés de Paris*, Paris, Carington, 1902, p. 79 et 217.